sait comment, d'une robe de soie bleue, toute garnie de fils d'or.

A cette vue, les ambassadeurs restèrent saisis d'admiration.

— « C'est bien celle-ci qui est la fiancée de notre maître, » se dirent-ils.

Et, furieux d'avoir été trompés, ils jetèrent Dinticona sur un tas de bois qui se trouvait là.

Mariucella arriva bientôt à la cour, où elle éclipsa toutes les femmes qui s'y trouvaient ; mais elle était si bonne, qu'aucune n'en fut jalouse.

Le fils du roi l'épousa le jour après, et toute la ville fut invitée aux noces, qui, comme chacun sait, durèrent plus de trente jours.

(*Conte en 1882 par Mademoiselle Marie Ortoli, d'Olmiccia-di-Tallano*).

XIV

DITU MIGNIULELLU (1)

MALGRÉ le grand désir qu'elle en avait, une femme, mariée depuis longtemps, ne pouvait avoir d'enfants.

(1) Petit doigt.

Un jour elle se dit :

— « Ah ! si j'avais une petite fille, comme je serais heureuse ! il me suffirait qu'elle fût aussi grande que mon petit doigt.

— Dans neuf mois tu seras satisfaite, répondit une voix qui semblait sortir du toit.

— Qui m'a parlé ? dit la mère, étonnée ; si c'est un génie qui m'apporte une aussi bonne nouvelle, qu'il soit béni. »

Mais elle ne vit ni entendit plus rien.

Neuf mois après cette femme eut une petite fille, si petite et si mignonne que jamais on n'en avait vu de pareille.

C'est pour cette raison qu'on l'appela Ditu Migniulellu.

La sage-femme était à peine sortie que la chambre de l'accouchée se remplit tout à coup de fées aussi belles que puissantes.

La première s'avança.

— « Je veux que Ditu Migniulellu soit si belle que jamais au monde on n'en puisse trouver une semblable.

— Et moi je lui donne une voix si douce et si agréable que lorsqu'elle chantera tout le monde restera dans l'admiration.

— Avant de la faire chanter, il faut la faire parler, dit une autre fée ; qu'elle parle donc dès ce moment.

— Merci, madame, merci, dit aussitôt Ditu Migniulellu.

— Et toi, belle fée, que lui donnes-tu ? demanda la mère de la petite fille.

— Moi, je ne lui donne rien pour le moment ; je viendrai au secours de Ditu Migniulellu toutes les fois qu'elle m'appellera ou qu'elle aura besoin de moi. »

Celle-ci ayant parlé, toutes les autres s'en allèrent, et la mère resta seule avec sa fille, qui bavardait le plus gentiment du monde.

— « Bonjour, ma bonne petite mère ; comme tu es pâle ! veux-tu me donner ce grand bonnet aux rubans roses ?

— Certainement, mon enfant ; le voici. »

Et la mère essaya de le lui mettre sur la tête ; mais Ditu Migniulellu disparut tout entière sous le bonnet.

La pauvre femme s'aperçut alors qu'elle avait oublié de demander aux fées de rendre sa fille un peu plus grande.

Pourtant elle se dit :

— « Elle n'a qu'un jour à peine, je suis bien sûre que dans un an ou deux elle sera tout aussi grande que les enfants de son âge. »

Cependant Ditu Migniulellu restait toujours petite. Elle était dans sa seizième année et sa taille n'avait pas beaucoup grandi.

Sa maman, qui auparavant l'aimait beaucoup, la détestait alors pour cette raison. Elle ne pouvait plus la voir.

Un jour elle se dit :

— « Que puis-je faire d'une fille aussi petite? Elle ne sait pas travailler et se noierait dans un verre d'eau. »

Comme la mère de Ditu Migniulellu était alors dans le jardin, voyant une marmite, elle y mit sa fille dedans.

— « Ah! ma méchante mère, fais-moi sortir, je suis si mal dans cette marmite! »

Mais la mère de Ditu Migniulellu était déjà bien loin.

La petite fille prit son mal en patience et, pour se distraire quelque peu, elle se mit à chanter.

En ce moment le fils du roi passait par là.

— « Qui est-ce qui peut chanter si bien? Je jure que si c'est une femme je l'épouserai. »

Et il se dirigea vers le lieu d'où partait la voix.

— Je suis une fille
Qui chante, qui chante,
Je suis une fille
Qui chante toujours.

— « Oh ! quelle mélodie ! si elle chante toujours si bien, on doit être heureux de l'entendre.

— Ma mère méchante
M'a jetée ici ;
Ma mère méchante
M'a jetée ici.

— D'où peut venir cette voix ? Oh ! j'en mourrai si je ne la trouve.

— Elle n'est pas loin,
Belle jeune fille ;
Elle n'est pas loin,
Belle jeune fille.

— Où peut-elle être ? Il n'y a pourtant rien qui puisse m'empêcher de la voir.

— Elle est à tes pieds,
La charmante fille ;
Elle est à tes pieds,
La charmante fille.

— Où, à mes pieds? il n'y a ici que cette méchante marmite. »

Et le prince, furieux, lui donna un grand coup de pied qui la brisa.

Ditu Migniulellu en sortit aussitôt.

— « Eh bien! bonjour, mon bon monsieur, comment allez-vous?

— Le mieux du monde ; mais quelle était cette personne qui tout à l'heure chantait si bien?

— C'était moi, Ditu Migniulellu ; n'est-ce pas que ma voix est bien claire et bien pure? On n'en trouverait pas de pareille dans tout le royaume.

— C'est toi qui chantais avec tant de perfection? Vraiment, tu me trompes.

— Non, non, je ne vous trompe pas. Je m'ennuyais et je me suis mise à chanter. Voulez-vous m'écouter encore un petit instant? vous verrez bien vite que...

— Mais tais-toi donc, bavarde. Je ne m'étonne plus si tu t'ennuyais dans une marmite où tu n'avais personne pour causer...

Mais chante un peu, pour voir si tu dis vrai.

— Oui, c'est moi
La belle fille ;
Oui, c'est moi
La belle fille

Qui chantais
Dans la marmite,
Qui chantais
Dans la marmite.

— Tu as raison, jamais je n'ai entendu une voix pareille, aussi...

— N'est-ce pas que je ne vous trompais pas?

— As-tu fini, petite bavarde? Dis-moi, comment t'appelle-t-on?

— On m'appelle Ditu Migniulellu; je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien! Ditu Migniulellu, je suis le fils du roi, et j'ai donné ma parole que je t'épouserais.

— Alors, je serai reine?

— Naturellement.

— S'il en est ainsi, je vous remercie beaucoup de l'honneur que vous me faites; soyez certain, mon prince, que je serai toujours...

— Assez, assez; décidément tu aimes bien causer. »

Et le fils du roi mit Ditu Migniulellu dans sa poche et s'en retourna chez lui.

Mais en voyage la petite fille cria :

— « Laissez-moi sortir, j'étouffe dans votre poche! Monsieur mon mari, ôtez-moi d'ici. »

Le jeune prince prit Ditu Migniulellu et la posa sur sa main.

Quand il fut arrivé chez sa mère, il lui dit :

— « Bonne maman, voici la femme que j'ai choisie pour épouse; je veux célébrer au plus tôt mon mariage avec elle.

— Quoi! c'est une petite poupée qui sera la reine? Et que voulez-vous en faire, mon enfant?

— A vous dire vrai, je ne l'aime pas beaucoup, mais je lui ai promis d'être son mari.

— Eh bien! gardez-la avec vous, elle ne tiendra pas trop de place. »

Le prince fit ainsi; mais il s'ennuyait beaucoup de voir comme Ditu Migniulellu était petite.

Or, un jour qu'il était encore plus triste que de coutume, le fils du roi se dit :

— « A quoi bon être prince, si je dois m'ennuyer comme tout le monde? Je veux donner un bal qui dure trois jours et auquel je convierai les plus belles femmes du royaume. »

Dans toutes les directions, des hommes, avec des trompettes et des tambours, partirent annoncer la fête donnée par le fils du roi.

Au jour fixé, on accourut de toutes parts.

Les hommes étaient aimables et les femmes

charmantes. On se pressait, on se bousculait tant la foule était grande.

On n'attendait plus que le jeune prince.

Celui-ci, qui demeurait à l'autre extrémité de la ville, s'habilla richement et se fit amener son plus beau cheval.

Comme il était sur le point de partir, Ditu Migniulellu vint le trouver.

— « Emmenez-moi avec vous, je voudrais aller à ce bal; emmenez-moi, je vous en prie!

— Laisse-moi donc tranquille; que veux-tu que je fasse de toi?

— Je serai bien gentille, mon cher petit mari; vous verrez que je ne vous dérangerai pas.

— Allons, retourne à la maison, car je suis pressé.

— Non, je veux aller avec vous.

— Ah! c'est comme cela que tu m'obéis? »

Et le fils du roi la menaça de la bride qu'il tenait à la main.

Les yeux pleins de larmes, Ditu Migniulellu revint chez elle.

La fée qui ne lui avait rien donné à sa naissance parut alors.

— « Qu'as-tu donc, ma belle enfant? C'est

parce que tu ne vas pas au bal que tu pleures ainsi?

— Oui, ma belle dame.

— Calme-toi; je suis la fée qui, à ta naissance, s'est chargée de ton bonheur. »

Et, d'un coup de sa baguette, la bonne fée transforma Ditu Migniulellu en la plus belle jeune fille qu'on pût voir.

Elle était grande, svelte et toute habillée de soie et d'or.

— « Maintenant je vais te conduire au bal. »

Et Ditu Migniulellu fut aussitôt dans une voiture traînée par de jolis papillons.

Lorsqu'elles furent arrivées, la bonne fée lui dit:

— « Si tu as encore besoin de moi, tu n'auras qu'à frapper trois fois dans tes mains et je viendrai de suite; tu peux encore te rendre aussi petite que par le passé en disant :

Que je redevienne Ditu Migniulellu. »

La jeune fille remercia vivement la fée et puis entra au bal, où tout le monde fut tout étonné et tout ravi de la voir.

— « Ah! se dit aussitôt le fils du roi, jamais il n'a existé plus belle créature; il faut que j'en fasse ma femme. »

Et, s'approchant de Ditu Migniulellu, il lui parla ainsi :

— « Ah! comme vous êtes charmante; êtes-vous de ce royaume, madame? car jamais je ne vous ai aperçue à la cour.

— Je ne suis pas de vos États, seigneur. Il ne faut donc point vous étonner si vous ne m'avez jamais vue.

— Et de quel pays êtes-vous donc?

— Je suis du royaume de Bride.

— Merci, madame. Voilà les violons qui commencent à jouer, voudriez-vous me faire l'honneur de danser avec moi?

— Avec plaisir, » dit la jeune fille.

Mais au milieu de la danse elle pensa :

— « Que je redevienne Ditu Migniulellu. »

Et aussitôt elle se faufila au milieu des danseurs et disparut.

Le prince fut bien étonné de cela; il chercha partout la jolie étrangère, mais sans aucun succès.

Et pourtant personne ne l'avait vue sortir.

Ditu Migniulellu courut vite à sa chambre, où elle se déshabilla en attendant le prince qui ne tarda pas à rentrer.

— « Eh bien ! mon ami, comment avez-vous passé la soirée? Vous êtes-vous bien amusé?

— Allons, laisse-moi tranquille.

— Comment, vous êtes en colère? Vous serait-il arrivé quelque chose de désagréable?

— Auras-tu bientôt fini?

— Ah ! je suis bien fâchée de vous voir aussi peu aimable. Vous ne me dites rien?

— Et que veux-tu que je te dise, méchante bavarde?

— Je le vois, vous êtes bien triste. Je me tais, puisque vous le voulez; mais je donnerais volontiers tout mon sang pour faire luire un peu de gaîté dans vos yeux.

Ah ! comme vous me paraissez fatigué. C'est sans doute parce que vous aurez trop dansé. Demain, je vous en prie, ménagez-vous un peu; vous pourriez être sérieusement malade et j'en serais au...

— Si tu dis encore un mot, je t'étrangle sur l'heure, dit le prince, courroucé. Va plutôt demander tous les livres qui sont à côté, afin que je puisse voir où se trouve le royaume de Bride. »

Ditu Migniulellu alla réveiller la mère du

prince, qui arriva quelques moments après toute chargée de livres.

— « Ma mère, connaissez-vous le pays de Bride?

— Le pays de Bride? non, je n'en ai jamais entendu parler. »

L'amoureux se mit à feuilleter tous les volumes, depuis le commencement jusqu'à la fin; mais nulle part il ne trouva ce qu'il cherchait.

Les courtisans, les savants furent interrogés, aucun ne connaissait le royaume de Bride.

Le lendemain, le jeune prince retourna au bal, espérant rencontrer la belle inconnue.

Avant qu'il ne montât à cheval, Ditu Migniulellu vint de nouveau le trouver et lui dit :

— « Je vous en supplie, laissez-moi voir ce bal.

— Non, je ne le veux pas; il ne me manquerait plus que de t'avoir avec moi! »

Ditu Migniulellu monta sur l'étrier, mais le fils du roi la repoussa si brusquement de son éperon qu'il l'envoya rouler par terre.

Elle se releva toute en pleurs et rentra dans sa chambre.

Bientôt après, s'essuyant les yeux, elle frappa par trois fois dans ses mains.

La bonne fée parut.

— « Que veux-tu?

— Je veux aller au bal; faites-moi encore aussi grande et aussi belle qu'hier. »

La fée la toucha de sa baguette, et al jeune fille parut aussitôt revêtue d'habits roses.

Quelques moments après elle faisait son entrée au bal.

Le jeune prince l'attendait avec impatience. Aussi, à peine l'eut-il reconnue qu'il courut à elle.

— « Ah! madame, vous m'avez trompé, la nuit dernière; je vous en prie, dites-moi de quel pays vous êtes.

— Je suis du royaume de l'Éperon.

— Je vous remercie, car j'espère aller vous demander en mariage. En attendant, je vous prie, acceptez cet anneau en souvenir de moi.

— Vous voulez m'épouser? Je croyais que vous étiez marié, prince?

— Il est vrai que j'ai promis à Ditu Migniulellu d'être son mari, mais je n'ai point encore célébré mes noces avec elle.

— Vous voudriez donc la quitter?

— Non, car elle chante si bien qu'on n'a ja-

mais vu semblable merveille, mais vous serez ma femme favorite, celle que j'aimerai de tout mon cœur; Ditu Migniulellu nous amusera de temps en temps.

— Adieu, prince, je suis pressée de partir.

— Je vous en prie, ne me quittez pas si tôt; personne ne vous attend, restez encore un peu.

— Non, il faut que je parte.

— Eh bien! alors, je vous suivrai partout; jamais je ne vous quitterai.

— Que je redevienne Ditu Migniulellu, » pensa la jeune fille.

Et elle disparut à l'instant.

Le fils du roi regarda partout afin de voir ce qu'elle était devenue, mais il ne la vit plus. Il commença à se désespérer et, lorsqu'il arriva chez lui, il était tout furieux.

Ditu Migniulellu, qui l'attendait, courut à sa rencontre.

— « Avez-vous été plus heureux, ce soir? Vous me paraissez encore fort en colère, et je crains bien qu'il ne vous soit arrivé quelque chose de désagréable.

— Tais-toi et va me chercher tous les livres et tous les savants qui sont dans ce palais. »

Les savants ne tardèrent pas à arriver, et le fils du roi leur demanda :

— « Quel est celui d'entre vous qui a jamais entendu parler du royaume de l'Éperon ? »

Personne ne répondit ; tout le monde ignorait l'existence de ce pays.

Le prince leur fit distribuer les livres afin que chacun put facilement faire des recherches.

On veilla toute la nuit, mais on n'obtint aucun résultat : le royaume de l'Eperon était inconnu.

L'amoureux se dit alors :

— « Ce soir la belle jeune fille viendra encore au bal. Il faut qu'elle ne puisse plus m'échapper. »

Et, la nuit venue, il envoya un grand nombre de soldats afin de bien garder les portes du château où la fête se donnait.

Il s'habilla ensuite avec plus de recherche que de coutume et monta à cheval pour s'en aller.

En ce moment Ditu Migniulellu vint à lui.

— « Voilà déjà deux fois que vous ne voulez pas m'emmener avec vous ; le bal se termine aujourd'hui, laissez-moi venir.

— Tu m'impatientes avec ton bal ! allons, sors-moi d'ici ! »

Mais, comme la jeune fille insistait, le fils du

roi la frappa de sa cravache et partit au 'galop.

Ditu Migniulellu monta dans sa chambre et frappa dans ses mains.

A la troisième fois, la bonne fée parut.

— « Tu veux encore aller au bal?

— Oui, ma bonne fée. »

La jeune fille se vit aussitôt changée en une belle demoiselle, toute habillée de bleu. Elle avait un collier de diamants et une ceinture d'or.

— « Jamais on n'aura vu personne d'aussi charmant que toi, ajouta la fée; va vite au bal, tout le monde t'attend. »

Ditu Migniulellu se dépêcha et bientôt elle fit son entrée au milieu de l'admiration générale.

Le fils du roi vint encore à sa rencontre.

— « Enfin, vous voilà, madame; comme vous avez tardé, ce soir! Mais, dites-moi, pourquoi m'avoir trompé? pourquoi vous être enfuie tout à coup? pourquoi, enfin, ne me dites-vous pas votre véritable pays?

— Je suis du royaume de Cravache.

— Dois-je le croire? vous m'avez déjà trompé deux fois... Mais quel bonheur! vous portez l'anneau que je vous ai donné hier? Ah! merci, merci mille fois! »

Il y avait déjà une heure que le prince et Ditu Migniulellu causaient lorsque celle-ci se rendit tout à coup toute petite et disparut.

On la chercha de tous côtés, on interrogea les soldats qui gardaient les portes, aucun ne l'avait aperçue.

Le fils du roi promit une grande récompense à celui qui lui dirait où se trouvait le royaume de Cravache.

On chercha, on s'informa, on compulsa, mais nul n'en avait entendu seulement le nom.

Le prince, malheureux plus que jamais d'avoir perdu une aussi belle personne, tomba gravement malade en arrivant chez lui.

Sa mère vint le visiter et fut bien affligée en le voyant dans un si triste état.

Il ne voulait ni boire ni manger avant d'avoir retrouvé celle qu'il aimait par dessus tout.

Ditu Migniulellu arriva à son tour et lui dit :

— « Laissez-moi faire un gâteau et, si vous me promettez de le manger, je vous ferai retrouver la femme que vous cherchez.

— Va-t-en! sors-moi de là, petite sotte! où aurais-tu trouvé le moyen de savoir ce que les fées seules peuvent connaître?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Promettez-moi seulement de manger le gâteau que je vais faire et vous serez satisfait.

— Eh bien! j'y consens; seulement je te tuerai si tu te moques de moi. »

Ditu Migniulellu demanda de la farine et de l'eau, puis elle confectionna un beau gâteau qu'elle fit cuire sous la cendre, après avoir mélangé à la pâte l'anneau donné au bal par le fils du roi.

Lorsque tout fut prêt, la jeune fille envoya le gâteau par une servante, puis elle se rendit dans sa chambre.

Le prince commença à manger. Lorsqu'il fut à moitié, il trouva l'anneau, qu'il reconnut bien vite, et il se mit à crier :

— « Ma mère, ma mère! »

Celle-ci crut que Ditu Migniulellu avait empoisonné son fils et courut frapper la jeune fille.

— « Ma mère, ma mère!

— Entends-tu? disait la reine, mon fils crie, que lui as-tu fait?

— Je n'ai rien fait, laissez-moi.

— Ma mère, ma mère!

— Voilà, voilà; je viens tout de suite. »

Et la reine courut voir son enfant, qu'elle trouva tout joyeux.

— « Voyez, j'ai retrouvé la bague que j'avais donnée à la belle étrangère; elle doit être dans ce palais; donnez des ordres pour qu'on la retrouve au plus tôt. »

Pendant ce temps, Ditu Migniulellu, merveilleuse à voir, toute transformée qu'elle était par la fée, se présenta devant le prince.

— « Ah! c'est elle, je la reconnais; quel bonheur! Je vous en supplie, madame, ne m'abandonnez plus.

— Vous m'aimez donc bien, mon cher prince?

— Si je vous aime!

— Et pourtant vous m'avez repoussée bien des fois, vous avez été même jusqu'à me battre.

— Moi, vous battre?

— Oui, vous m'avez d'abord menacée de votre bride, puis jetée en bas avec votre éperon, et enfin vous m'avez frappée avec la cravache que vous teniez à la main.

— Mais vous êtes donc Ditu Migniulellu? car je n'ai jamais repoussé qu'elle.

— Vous avez deviné, je suis Ditu Migniulellu,

un peu changée, il est vrai, mais cela ne doit pas trop vous déplaire.

— Et vous chantez toujours aussi bien?

— Je chante toujours aussi bien. »

Jugez de la joie du prince d'avoir une femme si accomplie; aussi il célébra, le jour même, son mariage et invita à la noce tous les gens des villes voisines.

Pour moi, qui étais arrivée un peu trop tard, je fus placée sous la table, où je ne reçus que des coups de pieds et des os. Quant à vous, que faisiez-vous ce jour-là?

(*Conté en 1881 par Marie Ortoli, d'Olmiccia-di-Tallano*).

XV

LE PETIT TEIGNEUX

Le petit teigneux était si laid que personne ne pouvait le voir.

Son père lui dit un jour :

— « Tu es si affreux que je ne puis te regarder, va-t-en par le monde et tâche de gagner ta vie comme tu pourras. »